

UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

1933-1934. — N° 25

Les
Saints d'Armorique
Pratiques médicales populaires
en Bretagne

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue publiquement le Mercredi 6 Décembre 1933

PAR

Jacques-Henri-Joseph-Marie LE GOUAS

ÉLÈVE DU SERVICE DE SANTÉ DE LA MARINE.

Né à LORIENT (Morbihan), le 4 août 1908.

Examineurs de la Thèse	}	MM. MAURIAC, professeur.....	Président.
		PERRENS, professeur.....	Juges.
		DAMADE, agrégé.....	
		DELMAS-MARSALET, agrégé.	

BORDEAUX

IMPRIMERIE-LIBRAIRIE DE L'UNIVERSITÉ

Y. CADORET, DELMAS, SUCCESSEUR

6, Place Saint-Christoly

1933

UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

1933-1934. — N° 25

Les
Saints d'Armorique
Pratiques médicales populaires
en Bretagne

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue publiquement le Mercredi 6 Décembre 1933

PAR

Jacques-Henri-Joseph-Marie LE GOUAS

ÉLÈVE DU SERVICE DE SANTÉ DE LA MARINE.

Né à LORIENT (Morbihan), le 4 août 1908.

Examineurs de la Thèse	}	MM. MAURIAC, professeur.....	Président.
		PERRENS, professeur.. ..	Juges.
		DAMADE, agrégé	
		DELMAS-MARSALET, agrégé.	

BORDEAUX

IMPRIMERIE-LIBRAIRIE DE L'UNIVERSITÉ

Y. CADORET, DELMAS, SUCCESSEUR

6. Place Saint-Christoly

1933

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE BORDEAUX

M. SIGALAS..... Doyen.

PROFESSEURS HONORAIRES :

MM. POUSSON, MOURE, W. DUBREUILH, RIVIÈRE, BARTHE,
DENIGÈS, AUCHÉ, SELIER, BEILLE, CASSAËT

PROFESSEURS

	MM.		MM.
Clinique médicale.....	MAURIAC.	Zoologie et parasitologie	MANDOUL
id.	DUPÉRIÉ.	Médecine expérimentale	N.
Clinique chirurgicale	CHAVANNAZ.	Clinique ophtalmologique	TEULIÈRES.
id.	BÉGOUIN.	Clinique chirurg. infantile et orthopédie..	ROCHER.
Pathologie et thérapeutiques générales...	CARLES.	Clinique gynécologique	GUYOT.
Clinique d'accouchements	ANDÉRODIAS.	Clinique méd. des maladies des enfants..	CRUCHET.
Anatomie pathol. et microscopie clinique.	SABRAZÈS.	Chimie biologique et médicale	DELAUNAY.
Anatomie	VILLEMIN.	Physique médicale et pharmaceutique....	SIGALAS.
Anatomie générale et histologie	G. DUBREUIL.	Médec. coloniale et clin. des mal. exotiques.	BONNIN.
Physiologie.....	PACHON.	Clinique des malad. cutanées et syphilitiques	PETGES.
Hygiène	LEURET.	Clinique des maladies des voies urinaires.	DUVERGEY
Médecine légale et déontologie	LANDE.	Clinique des malad. nerveuses et mentales.	ABADIE.
Electroradiologie et clin. d'électricité médic.	RÉCHOU.	Clinique d'oto-rhino-laryngologie	PORTMANN.
Chimie.....	CHELLE.	Toxicologie et hygiène appliquée	LABAT.
Botanique et matière médicale	GOLSE.	Hydrologie thérapeutique et climatologie..	CREYX.
Pharmacie	DUPOUY.	Clinique dentaire	CAVALIÉ.

MM. MICHELEAU (Médecine générale). MURATET (Anatomie pathologique). LACOSTE (Histologie).

PERY (Obstétrique). PERRENS (Maladies mentales). PAPIN (Chirurgie générale).

R. SIGALAS (Parasitologie et sciences naturelles). JEANNENEY (Chirurgie générale).

AGRÉGÉS EN EXERCICE :

	MM.		MM.
Anatomie	DUBECQ.	Chirurgie générale	CHARRIER.
id.	DUFOUR.	id.	LOUBAT.
Physiologie	FABRE.	Obstétrique	RIVIÈRE.
Médecine générale.....	AUBERTIN.	Ophtalmologie	BEAUVIEUX.
id.	DAMADE.	Physique médicale	N.
id.	PIÉCHAUD.	Dermatologie et syphiligraphie.....	JOULIA.
id.	DELMAS-MARSALET.	Oto-rhino-laryngologie	N.
id.	N.	Chimie générale pharmaceut. et toxicologie.	VITTE.
id.	N.		

COURS COMPLÉMENTAIRES :

	MM.		MM.
Médecine opératoire	PAPIN.	Puériculture	FAUGÈRE.
Physiologie	FABRE.	Démonstrations et préparations pharmac..	N.
Pathologie médicale.....	DELMAS-MARSALET.	Zoologie et parasitologie	R. SIGALAS.
Accouchements	RIVIÈRE.		
Ophtalmologie			
Orinopédie chez l'adulte, pour les accidentés du travail, les mutilés de guerre et les infirmes.			MM. CABANNES (en congé).
Cours complémentaire annexe. — Prothèse et rééducation professionnelle			N.
id.	Clinique dentaire		GOURDON.
			DELGUEL.

Par délibération du 5 août 1879, la Faculté a arrêté que les opinions émises dans les Thèses qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle entend ne leur donner ni approbation ni improbation.



A MA MERE

Elle fut toute bonté.

A MON PERE

*Chef de bataillon d'infanterie E. R.,
Officier de la Légion d'honneur,
Croix de guerre,
Officier de l'Instruction publique.*

C'est lui qui, en dirigeant mes lectures, m'a donné le goût de la littérature et des légendes bretonnes. Il m'inspira le sujet de ce travail, je le lui dédie en hommage de piété filiale.

A MA FEMME

A MON FILS JEAN-JACQUES

A MA FILLE CLAUDE

A MA GRAND-MERE

A MON FRERE JEAN

Lieutenant de vaisseau.

ET AUX SIENS

A LA FAMILLE DE MA FEMME

A MON BEAU-PERE

LE DOCTEUR PENAUD

*Médecin en chef de 2^e classe de la Marine (E.-R.).
Officier de la Légion d'honneur.*

AU DOCTEUR R. PENAUD

*Médecin commandant de réserve des Troupes coloniales,
Chevalier de la Légion d'honneur.*

ET AUX SIENS

A MONSIEUR LE MÉDECIN GÉNÉRAL DARGEIN

*Directeur de l'Ecole principale du Service de santé de la Marine
et des Colonies,
Commandeur de la Légion d'honneur,
Croix de guerre,
Officier de l'Instruction publique.*

A MONSIEUR LE MÉDECIN EN CHEF DE 2^e CLASSE BRUN

*Sous-Directeur de l'Ecole principale du Service de santé de la Marine
et des Colonies,
Officier de la Légion d'honneur,
Officier de l'Instruction publique.*

A MES MAÎTRES DE LA FACULTE
ET DE L'ECOLE DE SANTE NAVALE

A MES CAMARADES DE L'ECOLE DE SANTE NAVALE

AU DOCTEUR PIERRE FRICAUD

Médecin des Troupes coloniales.

A MON PRESIDENT DE THESE

MONSIEUR LE PROFESSEUR P. MAURIAC

*Professeur de Clinique médicale, à la Faculté de Médecine de Bordeaux,
Médecin des Hôpitaux,
Chevalier de la Légion d'honneur,
Officier de l'Instruction publique.*

Le grand honneur qu'il nous fait en
présidant cette thèse est un nouveau
motif à la reconnaissance que nous gar-
dons au maître et au caractère.

LES SAINTS D'ARMORIQUE

Pratiques médicales populaires en Bretagne

I

A. — L'Armorique aux IV^e et V^e siècles.

« J'habite un pays barbare au peuple
de fer. »

(Lettre d'Abélard à Héloïse lors de
son séjour à l'Abbaye de Rhuys,
Morbihan.)

Abélard écrivait cette phrase lors de sa retraite en Bretagne, qui pour lui devait si mal finir. La rusticité des moines de l'enceinte pieuse où il s'était retiré le choqua. Il voulut y mettre bon ordre. Mal lui en prit, car la sauvagerie des successeurs de saint Gildas l'obligea de fuir après avoir été quelque peu molesté : « Mes moines, dit-il, n'ont d'autres règles que de n'en pas avoir, jamais vous ne prendriez ma maison pour une abbaye. »

Cette opinion date du XII^e siècle, et déjà le pays était plus civilisé. Les abbayes surtout étaient soumises à une discipline qui en faisait les temples des bonnes mœurs. On juge par là de ce que devait être l'Armorique aux IV^e, V^e et VI^e siècles.

Le sol était couvert de forêts denses qui ne cédaient la place qu'à la mer. De rares clairières incultes, chaotiques, offraient, sous le ciel bas, le spectacle lamentable de quelques blocs de granit entourés de fougères, où les seuls ajoncs d'or et les discrètes bruyères, les hautes digitales, éclairaient de jaune, de mauve et de rouge la toile de fond vert sombre des ronces et des chênes. Des âpres monts d'Arrée, aux landes de Lannvaux, la solitude pesait, animée seulement du vol des corbeaux, tristes et lents, ou des pies, vives et jacassantes. Et dans les bois, la nuit, hurlaient les loups, hühulaient les hiboux. Au lointain, la mer, dans un roulement de tonnerre, fracassait ses flots verts contre les rochers goémoneux.

La Bretagne-Armorique était vraiment un roc entouré d'eau, planté d'un chêne.

Sur ce sol ingrat vivaient quelques peuplades errantes. Bergers, les Armoricaïns poussaient devant eux de maigres troupeaux de moutons, qui étaient toute leur richesse; ils leur fournissaient leurs vêtements, le lait, le beurre, le fromage, leur chair, qui était le seul luxe. Le pain n'existait pas. On vivait entassé dans des huttes de branchages abrités du grand vent par le rideau compact des forêts. Quelques jeunes arbres réunis par leur sommet servaient de toit; des genêts et des fougères fournissaient le lit où dormait la famille, pêle-mêle, « les pieds tournés vers le feu », que chacun, tour à tour, ranimait ⁽¹⁾.

C'est dans ce pays sauvage, presque inhabité, que les légions romaines pénétrèrent. Les forces impériales n'eurent que peu de peine à venir à bout d'une race clairsemée, d'un pays pauvre, qui n'avait aucune des qualités requises à inculquer le goût des batailles ni à donner les possibilités de se défendre.

Sur la côte, pourtant, on note déjà une certaine vie de société, et c'est là que les galères romaines livrèrent le fameux combat de Port-Navalo, contre la flottille des Vénètes. Ceux-

(1) Giraldus Cambrensis.

ci habitaient la région qui maintenant s'appelle le Morbihan (*mor*, mer; *bihan*, petite). Un vaste golfe était pour les frères bateaux de peau de chèvre une retraite sûre les jours de grandes tempêtes. Il devint un repère. C'est là que capitulèrent les Vénètes. Au dire de Cæsar, les galères ne durent leur victoire qu'à une chute de vent qui immobilisa les Vénètes, ignorant la rame, et qui facilita l'abordage.

La civilisation romaine laissa peu de choses sur ce sol inhospitalier : quelques voies, dont subsistent encore des restes en quelques endroits (Sainte-Anne d'Auray, par exemple); seulement ils donnèrent aux indigènes le goût de la vie collective. Et, à la fin de l'occupation, on trouve en Bretagne neuf préfets, administrant neuf régions, qui chacune a sa capitale. Quatre d'entre elles sont contestées comme n'étant pas péninsulaires; 5 sont reconnues par tous les historiens, ce sont : *civitas Redonum*, *civitas Namnetum*, *civitas Corosolitim* (ou *Coriosopitum*), *civitas Venetum*, *civitas Ossimorum*. Redon, Nantes, Vannes, marquent encore leur emplacement. Les Ossimes s'étendaient jusqu'à la pointe de Raz, ayant à l'est l'Etat de Vannes, et les Coriosolites habitaient ce qui maintenant forme les Côtes-du-Nord et le nord du Finistère.

C'est d'avoir créé une sorte d'unité régionale que périra la puissance romaine en Armorique. Les préfets accablaient le peuple d'impôts, et, en échange, ne donnaient aucune valeur au pays. Aussi, vers 408, un mouvement d'indépendance se fit, auquel les magistrats ne purent résister. En 440, *Aëtius* consul, tente un dernier effort; il envoie en Armorique un chef alain, Eocharich, pour mettre de l'ordre. Celui-ci sera arrêté par saint Germain, dit l'Auxerrois, qui, à ce moment, commence l'évangélisation de la contrée.

A partir de ce moment, les évêchés commencent à se constituer, et c'est la seule institution solide du pays. En 461, se crée l'évêché de Rennes; en 465, celui de Vannes. D'après Loth, celui de Nantes existe déjà depuis 374 (2).

(2) *Gallia Christiana*, t. XIV (Paris, 1850), cité par Loth.

Le pays, peu à peu, devient chrétien, pas toutefois sans conserver une indépendance qui explique le peu de compte que les foules et le clergé bretons tiendront des décisions de Rome, comme nous le verrons au chapitre des saints et de leur canonisation. Loth dit : « On s'explique la fondation tardive de l'évêché de Vannes par l'obstination des Vénètes à repousser le Christianisme. D'après le biographe de Saint-Mélaine, qui écrivait avant la fin du ^{vi}^e siècle, les Vénètes étaient encore à cette époque presque tous payens... Telles étaient peut-être aussi, et sans doute plus accentuées, les dispositions d'esprit des habitants des cités les plus reculées de la péninsule... Il semble difficile de nier que le paganisme eut encore des prosélytes à cette époque, et plus encore au ^v^e siècle. Cet attachement des habitants au paganisme n'est pas un obstacle invincible à la fondation des évêchés, l'exemple des Vénètes le prouve, mais il a pu la retarder jusqu'à l'arrivée en Armorique des Bretons, presque tous chrétiens, et dont l'émigration a dû commencer au milieu du ^v^e siècle. A cette époque il n'y a pas d'autres évêchés que ceux de Vannes, Nantes et Rennes. Les autres n'existaient pas et ont été fondés par les Bretons insulaires. » Les évêques n'apparaissent pas dans les conciles qui se tenaient à Tours, à Orléans... « Pas un évêque breton; qu'en conclure sinon que les autres évêchés de la péninsule étaient de fondation bretonne et que les évêques ne se croyaient pas tenus d'assister à des réunions en pays étranger, en Romanie, selon l'expression du biographe de Saint-Samson ? L'absence de celui de Vannes s'explique : Vannes, au ^{vi}^e siècle, est souvent aux mains des Bretons et l'évêque même est forcé de courber la tête sous la rude main des chefs bretons de Bro-Varoch (ou pays vannetois breton) » (3).

Tel était le pays armoricain à la fin du ^{vi}^e siècle.

Depuis cent cinquante ans, les Bretons d'Angleterre commencent à débarquer. Ils seront bientôt les maîtres. Déjà, la

(3) Grégoire de Tours, *Hist. Franc.*, X, 40.

langue contient les racines gadéliques. C'est, en plus, un mélange de gaulois, de bas latin. Ensemble bien rude, à en croire Claudius : « Tu t'étonnes qu'Orphée ait apaisé la voix des bêtes fauves, lorsque les mots gaulois conduisent les bêtes de somme » (4). Ce qu'on peut dire c'est que, là où débarquèrent les insulaires, les vocables romains ont disparu, alors qu'ils ont subsisté ailleurs. Au v^e siècle, la langue est un compromis de gadélique, de gaulois et de breton; au vi^e tout est changé. Le pays s'appelle, non plus Armorique, mais Bretagne.

Les chefs venus d'Angleterre se sont emparés du sol laissé par les Romains. Ils entrent souvent en conflit avec les Gaulois, leurs voisins, et ce n'est qu'au ix^e siècle que se terminèrent les guerres par la victoire des Bretons, sous la conduite de leur roi, Noménoé.

Avec les chefs et les guerriers, vinrent d'Alba (Albion) les moines qui mirent le pays en valeur et le christianisèrent. Voyons maintenant comment se fit cette émigration des insulaires, qui sont ces nouveaux venus, comment ils organisèrent le pays, et le conflit qui se fit entre leur religion et celle des Armoricaïns.

B. — L'émigration.

Jusqu'au v^e siècle, les Bretons vécurent en paix dans leur île. Aux qualités pastorales, ils joignaient de grandes vertus guerrières. A un tel point que même les femmes combattaient dans les rares rencontres qu'ils avaient avec leurs voisins, ou dans les guerres entre tribus. Dans le *Leabharna Uidre*, manuscrit irlandais du xii^e siècle, on lit qu'un certain Conculin n'obtint sa fiancée Emère pour femme qu'après avoir fait son instruction en Albe, « c'est une femme du nom de Scathach qui fit son éducation militaire. » (5).

(4) Claudius, Epigramme 1 : *De Mulabus Gallicis*, 19.

(5) *Leabharna Uidre*, *Tochmarch Emère* (demande en mariage d'Emère).

La société était bien policée. La dignité royale était héréditaire. L'aîné seul existait. Le divorce pouvait être prononcé « même sans motif », pourvu qu'il y ait consentement bilatéral. Si la femme restait trois nuits, l'homme devait trois bœufs ⁽⁶⁾.

L'enfant naturel reconnu avait les mêmes droits que l'enfant légitime ⁽⁷⁾.

La musique était, comme la poésie, institution d'Etat, et c'est à cela que l'on doit le bardisme ⁽⁸⁾.

Le sol était divisé en clans, gérés chacun par un chef qui jouissait vis-à-vis du roi d'une certaine indépendance.

C'est dans cette société aux bases solides que le christianisme fait son apparition. Saint-Clair, et surtout Saint-Germain d'Auxerre, venus tous deux du continent engagèrent au ^v^e siècle une lutte acharnée contre le paganisme. Saint-Germain entreprit deux voyages en Albe.

Mais tandis que se faisait lentement cette conversion, de graves événements se tramaient, qui devaient, en un siècle à peine, aboutir à l'exode des Bretons vers les terres avoisinantes. Ils habitaient la partie la plus fertile de l'île, quand, aux environs de 364, les Scots au nord, les Pictes au nord-est, commencèrent à les inquiéter d'un demi-cercle de bandes armées qui alla se rétrécissant. Ces races guerrières et cruelles furent mises en échec par une ligue de tribus alliées, celles de Stractelut, de Cumberland et de Galles, qui barrèrent la route, en s'étendant d'une mer à l'autre, d'est en ouest.

Seulement, vers 441 pour les uns dont Prosper Tyron ⁽⁹⁾, vers 449, selon Bède, débarqua une nouvelle race, à l'est et au sud-est, organisée en bandes pillardes, rêvant déjà de domination : les Saxons. Ceux-ci obligèrent les Bretons à faire face à un front bien plus grand. Et lors d'une violente

(6) Ancient Laws.

(7) *Ibid.*

(8) *Ibid.*

(9) *Prosperi chronici apud Labbæum*, t. 1, p. 96.

attaque menée par les peuples du Nord, qui mobilisait les forces précaires des Celtes, les Saxons envahissent le Sud et mettent tout le pays à feu et à sang.

Obligés de fuir, les uns se réfugient dans les arides montagnes de Galles et de Cornouaille, alors que d'autres, avec celui qui deviendra saint Gildas, s'embarquent sur leurs frêles esquifs en peau de bête, les curachs aux voiles de cuir, partant à l'aventure, confiant à la mer leur vie et leurs bateaux qu'ils appellent « les navires des exilés ».

Ceux qui restent dans l'île, ce premier mouvement de panique passé, se réorganisent et avec acharnement luttent, pour défendre leurs terres. Et ce n'est que pied à pied qu'ils reculent et cèdent du terrain. La bataille de Creeganford (actuellement Crayford) leur coûte le comté de Kent. En 491, le chef saxon Aella s'empare de Anderrida, ville forte. En 492, le roi breton Arthur riposte par la victoire du Mont-Badon. Malgré tout, les Saxons et de nouveaux venus les Germains, fondent : en 509, le royaume de Wessex; en 527, ceux d'Est-Anglie et de Mercie; en 547, celui de Northumbrie.

Enfin, au ^{vi}^e siècle, tous les Bretons sont partis pour l'Armorique ou la Gaule. Urdisten, moine de Landévennec, écrit au ^{ix}^e siècle : « La nation bretonne... se transporta au delà de la mer dans cette terre de Bretagne, à l'époque où la nation barbare et belliqueuse des Saxons s'empara de la terre maternelle. Alors cette chère lignée s'enferma dans ce coin de terre, où, après tant de malheur, elle est établie aujourd'hui tranquille et sans guerre. » ⁽¹⁰⁾.

Là ils changèrent absolument les dispositions territoriales et donnèrent aux mœurs une impulsion toute différente.

Le pays est alors divisé en *Plou*, du mot latin *plebs*, qui se dit aussi ploe, ploi, plui, pleu, plu, qui correspondent à notre commune. On fait suivre ce mot du nom du chef : par exemple, Ploufragan (pays de Fragan, le premier qui toucha la

(10) Bibliothèque nation. manusc. latin, 5, 610, p. 3, 4 : *Vie de saint Winwaloc* (Guénolé).

terre de petite Bretagne); ou d'un saint : Plouharnel, Ploërmel (pays d'Armel), d'un évêque Plouescop ou Plescop. Cette commune est divisée en hameaux, les trebs ou trefs, ou tré, par exemple : Treffeliagat, Tréglonou, Trégastel (hameau du château).

La première chose que font les nouveaux venus, après la division du territoire, est de donner aux autochtones le goût des arts, des sciences, de la musique et de la poésie. Des ménestriers sillonnent le pays portant au dos la lyre primitive, ce sont les Barz ou Bardes. Ils auront une réputation que les siècles ne terniront pas. S. Loth nous dit qu'en France, au ^{xii}^e siècle, « les lais bretons, dont la musique était la partie essentielle et qui souvent n'étaient autre chose qu'un morceau de musique, étaient estimés par-dessus tout. »

Avec eux, les Bretons amenèrent en Armorique leurs prêtres, les moines, leurs saints; ce sont ceux-ci qui formeront le noyau le plus riche d'un calendrier abondant, naïf et si pittoresque.

Avant de nous étendre sur le chapitre de ces thaumaturges, il est, je crois, nécessaire, tant elle sera mêlée à leur vie, de passer rapidement en revue les principales qualités de l'âme bretonne, l'inspiration des légendes, en un mot, la mystique bretonne. Car pour comprendre comment les saints bretons agirent sur leurs compatriotes, il faut les voir vivre dans leur milieu moral. Sébillot a dit avec vérité dans son livre : *Le folk-lore* : « La Bretagne est un état d'âme. »

II

LA MYSTIQUE BRETONNE

« La race qui a au cœur une éternelle
source de folie...

» Prisonnière du réel, l'âme bretonne
étoufferait. »

(C. LE GOFFIC) (1).

On a beaucoup parlé d'elle; on a beaucoup écrit sur l'âme bretonne. Mais de deux choses l'une, ou ceux qui ont essayé de la découvrir, de la décrire, étaient Bretons, et on les taxait souvent de parti pris, ou ils étaient étrangers, alors ils ne l'ont pas comprise, car ce n'est pas seulement un état d'esprit, c'est une disposition de race, c'est l'âme celte. La langue est une langue et non un patois. Et quand on est Breton, et qu'on le dit, on a, hélas! une tendance fâcheuse à vous ranger parmi quelques encombrants détraqués qui font sauter des statues et n'emportent comme succès que le ridicule.

Pour l'étranger en général, la Bretagne est un pays de tourisme où l'élément ethnique n'a d'importance que les jours de fête, quand les femmes portent leurs dentelles et leur velours et les hommes leur « bragou-braz » que portèrent bien avant lui les ancêtres de M. Knickerbocker. De plus, les manifestations populaires n'ont pas l'éclat qu'elles ont sous d'autres cieux. Le ciel est gris et bas, les gens sont pauvres, et il faut y vivre pour en saisir le climat.

(1) Le Goffic, *L'âme bretonne*, IV.

Il faut être Breton pour chanter la Bretagne,
Seuls la connaissent bien ceux qui sont de chez nous.
Poètes étrangers, le sourire nous gagne
Quand vous voulez tirer des sons de nos binious (1).

C'est au contact d'une nature ingrate que le Breton a pris son âme rude. S'il tourne les yeux vers la terre, son regard se heurte aux forêts mystérieuses dont maintenant on voit encore les restes maigres : Brocéliande, Camors. S'il porte ses yeux vers la mer il voit une côte inhospitalière, abrupte : Camaret, Penmarch, sur laquelle se rue une mer attirante certes, mais dangereusement brutale : baie des Trépassés, Raz de Sein, Teignouse. Comment ne pas être écrasé par ce spectacle.

O Breiz Izel, o Kaera vro!

Koat eu hé, mor eu hé vro.

(Petite Bretagne, le plus beau pays !

Bois au milieu, mer tout autour.)

Quelle impuissance est celle de l'homme, comment n'avoir pas besoin de nombreux protecteurs surnaturels ? Les dieux romains étaient nés de la guerre et du plaisir, les saints bretons sont nés des besoins et de l'anxiété d'un peuple.

Tout est si imposant que chaque chose, sous la lumière tamisée par l'éternel brouillard, semble devenir irréel. Tout pour le Breton devient un symbole; d'autant plus facilement que le Breton est, en général, crédule; un paysan ne dit pas : « C'est beau »; il dit : « C'est vrai », ce qui explique la facilité avec laquelle il acceptera toutes les légendes pieuses, païennes, surnaturelles. Les habitants croient plus que partout ailleurs aux intersignes, avant-coureurs de la mort.

Si bien que quand les évangélistes et les prosélytes du christianisme répandirent la nouvelle foi, les choses n'allèrent pas seules. Ils ne pouvaient quitter leurs anciens dieux d'un seul coup. Et si à force de patience, les saint Germain

(1) V. Le Gouas : Au fil des loisirs.

et autres les enseignèrent et les convertirent, ils n'ont pas oublié leurs anciennes idoles qui leur semblaient plus près d'eux et les fées ont continué d'exister sinon dans le culte, du moins dans le dogme. Sébillot dit même : « Les fées ont disparu quand l'angélus a sonné; quand la religion s'éteindra, elles reviendront. » Et de nos jours on cherche la guérison auprès des pierres et des fontaines qui, si elles ne sont plus des idoles, sont toutefois des moyens thérapeutiques.

Toutes les croyances se sont mêlées, et on retrouve l'antique religion des Celtes dont les croyances grossières et sauvages se sont transformées par des métaphores successives en une des plus gracieuses, des plus naïves images de notre poésie nationale.

Nous verrons au sujet des saints les survivances du culte païen.

On trouve cette mystique dans toutes les œuvres de la poésie bretonne, tout y est plein de simplicité, de pureté. Nous lui devons les « Sonneux », ou chansons légères, d'amour, de coutumes, et les « Gwerz », véritables petites épopées fragmentaires, chants historiques, légendaires, merveilleux. La poésie éclôt spontanément sur les lèvres de ce peuple, comme de tous les peuples enfants.

Et au xx^e siècle, rien n'a changé. « Ils (les Bretons) auront beau descendre de l'idéal vers le terre à terre des intérêts positifs, ils garderont au coin de leur âme un petit coin de ciel bleu, où ils aimeront se réfugier aux heures d'énervement, de lassitude et de nostalgie, où ils entendront chanter la voix enchanteresse des fées. » (2).

Les légendes bretonnes ne sont pas, dans le fond, différentes de toutes les autres; ce qui est étonnant, c'est leur vitalité actuelle. Elles ont seulement été mises au goût de la race, à la mode du pays.

« Il y a sans doute un fond de croyances et de pratiques superstitieuses communes à tous les peuples, puisque les mêmes légendes, les mêmes contes, sous d'autres noms, à

(2) Cadic, *Contes et légendes*.

quelques détails près, se retrouvent à toutes les époques, à toutes les latitudes. » Ainsi parle C. Le Goffic dans sa préface du livre de L'Aubert : *Légendes traditionnelles de la Bretagne*.

C'est ce qui explique qu'on retrouve dans le folk lore breton beaucoup de légendes d'inspiration grecque. La Table ronde existe déjà dans Pausanias. Le voile d'Yseult n'est-il pas celui de Thésée ? Le héros fabuleux « March' aux oreilles de cheval » n'est-il pas le descendant direct de Midas aux oreilles d'âne ? On ne peut douter que les sirènes d'Ulysse n'aient engendré les Morganes. Charon n'est pas tout à fait mort, puisque Baz-Noz, le barde de la nuit, conduit encore les âmes de l'autre côté de la pointe du Raz. Il est permis de croire que la fontaine de Baranton fut pour l'Armorique ce que fut pour la Grèce celle du Lycée. Et l'« herbe d'or » que l'on cueille après avoir dessiné un cercle autour d'elle avant de l'arracher est de la même famille que le Sélage de Pline, que l'on cueillait à pied, à jeun, en robe blanche, dans un linge qui ne servait qu'une fois.

Seulement l'ambiance a changé, tout ici est plus rude et le ciel de Bretagne n'est plus celui de l'Hellade pur et resplendissant. Le génie de la terre et des eaux n'est plus le même. « Tous ces mythes fleurissent ici dans des conditions de recueillement, de pénombre, de semi-irréalité qu'ils ne rencontraient partout ailleurs. C'est comme si des fonds de l'occulte quelque Gulf-Stream spirituel avait détaché vers nous sa branche la plus enveloppante. L'univers visible n'est pour les Bretons qu'un ensemble de symboles, autrement dit : « il n'y a de réel que ce qu'on ne voit pas. » Exemple de symbole : Au Faouët, la couleur de la bruyère symbolise la hiérarchie de l'Eglise : noire au printemps comme une soutane d'abbé, violette plus tard comme la robe d'évêque, rouge en été comme la pourpre cardinalice, blanchissante en automne comme le manteau papal ; tout est ainsi.

Ces légendes, ces symboles, il ne faut pas les combattre, même s'il est certain que dans l'âme populaire il en restera

toujours quelque chose; il ne faut pas se contenter de le constater, il faut fixer ces mouvements de la pensée, il ne faut pas mépriser les « croyances de bonnés gens ». (Kredenneu en dud.) S'il y a de la puérilité à peupler la campagne de fées, de korigans, de diables, de saints, à prêter à ces derniers des cures merveilleuses, comme le font les moines du moyen âge, leurs biographes ordinaires, il faut surtout considérer leurs intentions qui valent mieux que leur inspiration, à considérer la cause qu'ils voulaient servir. Tomber dans l'excès contraire, c'est tendre à chasser le parfum, et il faut prendre comme elles sont ces manifestations du cœur d'une race. Chercher à les analyser scientifiquement, en demander l'origine et la raison d'être à l'histoire est peine inutile.

Mistral, « le Grand Frederi », dit à ce sujet : « Restaurer les vieilles légendes, c'est jusqu'à un certain point graver au cœur le sceau poignant de la patrie. Aussi faut-il les conserver comme des forêts vierges où couve la poésie de l'avenir. »

« Il serait mal avisé et d'un esprit singulièrement étroit celui qui ne verrait dans la persistance des vieux rites que superstitions barbares et crédulité naïve d'un peuple encore enfant. J'aime mieux, quant à moi, en savourer la poésie profonde, y respirer comme en sa pureté cette fraîcheur du naturalisme celtique que vingt siècles n'ont pu déflorer. » (Anat. Le Braz.)

LES SAINTS

« Innombrables comme les grains de la mer. »

(LE GOFFIC.)

« Têtes de forbans, cœurs d'apôtres. »

(LE GOFFIC.)

« Ils doivent être bons à quelque chose. »

(H. DE LA VILLEMARQUÉ.)

Les saints bretons sont nombreux. Il y en a pour tout. Ce sont des hommes qui vécurent dans un état de sainteté souvent relatif. En effet, ils n'eurent pas toujours les qualités d'abnégation, de mansuétude qu'ont illustrées les vrais saints du calendrier catholique. Ils durent leur réputation à des faits merveilleux qui les accompagnèrent ou qu'ils réalisèrent, et c'est surtout à cause des guérisons que l'on obtenait d'eux qu'ils la durent. Car, toute guérison, pour les Bretons, ne pouvait venir que de Dieu, par l'intermédiaire de créatures choisies par Lui.

D'après les uns, dont le chanoine Peyron, il y en a 4.800. C'est aussi le chiffre donné par les Petits Bollandistes. Pourtant, le cimetière de Lanrivoaré, où l'on ne peut pénétrer que déchaussé, en contiendrait 7.727... Pour Frémenville, il y en aurait 7.777. Mais ce nombre semble suspect, car 7 est un nombre fatidique dans les légendes bretonnes. De toute façon, il y en a eu beaucoup, surtout quand on réfléchit au peu de population du pays au moyen âge.

Parmi les saints d'origine celtique, extrêmement rares sont ceux qui furent reconnus par Rome. Ils sont *trois* : saint

Guillaume Pichon, mort en 1234 et patron de la Cathédrale de Saint-Brieuc, saint Jean Discalceat (xiv^e s.) et saint Yves, né en 1255.

S'ils sont si nombreux, c'est que leurs origines, leurs qualités, sont variées à l'infini.

Saint Grégoire le Grand déclarait (540-604) : « Retrancher tout à la fois dans ces esprits incultes est une entreprise impossible, car qui veut atteindre le faite doit s'élever par degrés, et non par élans... Gardez-vous donc de détruire les temples, détruisez seulement les idoles et remplacez-les par des reliques. »

Ce sont quelquefois d'antiques dieux romains ou gaulois « remis en activité » au hasard des découvertes. Un exemple : Au commencement du xvii^e siècle, on trouva en creusant le fort de Blocion, près Roscoff, à 30 pieds de profondeur, une statue représentant un enfant aux cheveux séparés sur le front et retombant de chaque côté de la figure; il était vêtu d'une tunique à franges et d'un manteau fort court; dans sa main, il tenait un oiseau. Le costume ne pouvait faire douter qu'on fût en présence d'une idole gauloise, mais comme le peuple la regardait avec vénération, on se hâta d'en faire un saint qu'on baptisa saint Pyrice.

Un autre fait signalé par Gillottin de Corson vient corroborer le dernier : Un temple, à Langon (I.-et-V.), à peu près intact, et où l'on a découvert une fresque représentant Vénus sortant de l'onde, porta au xii^e siècle le nom d'Ecclesia sancti Veneris, francisé depuis en « saint Vénier ». Celui-ci en demeura le patron jusqu'au moment où elle fut dédiée à sainte Agathe ⁽¹⁾.

Les saints sont d'origine insulaire, armoricaine, étrangère, sans compter ceux qui n'ont existé que dans l'imagination populaire.

Autre cause d'abondance : ils étaient connus et invoqués sous différents noms, et pour des causes différentes : saint

(1) Gillottin de Corson, *Tradition historique de la Haute-Bretagne*.

Brioc a 19 noms, saint Corentin, 22, saint Hervé, 32, saint Guesnon, 34, saint Guenaël, 38, saint Convoyon, 41, saint Guénolé, 83; par exemple, saint Brandon s'appelle : Bedan, Beladre, Bran, Bretelaire, Breveletz, Brevalez, Breoladre, Brouloudou, etc. De plus, certains noms ont été changés par le clergé et rapprochés de vrais saints : saint Drien devient Adrien, saint Quay devient saint Caïc, saint Kerrien se transforme en saint Chéron, Thiliau en saint Eloi, et Tugen en saint Eugène !

Aussi variées sont leurs origines, aussi variés leurs états. La plupart toutefois sont des moines ou des prêtres ou plus élevés encore dans la hiérarchie religieuse. Saint Thuriau fut archevêque de Doll en 705. Les évêques sont beaucoup plus nombreux (presque tous les évêques, d'ailleurs, sont saints). Parmi les plus marquants : saint Similian, évêque de Nantes (300); saint Corentin, qui laissa son nom à Quimper-Corentin (375); saint Tugdual, évêque de Tréguier. Parmi les abbés confesseurs : saint Benoît (782), saint Gildas (493), saint Convoyon (800); saint Marcoul, saint Brioc, saint Mandez, saint Riock, étaient moines-anachorètes; saint Gunstan ermite, ainsi que saint Mélaine; saint Bieuzy fut martyr (493); saint Judicaël, avant de se faire moine, fut roi de Bretagne; sainte Osmiane, princesse d'Irlande.

Leurs conditions de fortune étaient variées. Le plus souvent, ils semblent sortir de familles riches : sur 94 saints que nous avons étudiés particulièrement, 60 étaient riches et nobles, 10 pauvres; sur 21, la légende reste muette. Ceci se comprend aisément : seuls, les riches pouvaient étudier les arts et les sciences, pour lesquels la vénération populaire était aussi grande que pour la sainteté. Saint Yves, par exemple, fit ses études à Paris, ce qui lui valut, étant avocat, l'hymne que l'on chante à sa fête, le 19 mai :

Sanctus Yvo erat Brito.
Advocatus et non latro,
Res miranda populo !

L'humour n'est pas inconnu des psalmistes : « avocat et pas voleur, chose admirable pour tout le monde ». Comment ne pas envier semblable réputation qui date de 1250.

Quand les saints étaient isolés, ils habitaient un « Péneti » ; quand ils étaient dans un couvent, ils se soumettaient à une règle sévère. Les abbayes connurent en Bretagne une époque magnifique. On les appelait Lans. L'abbaye de Lanildut, fondée par saint Ildut, compta jusqu'à 2.000 moines ; celle de saint Gildas, à Rhuys, en Morbihan, en eut 300, dont beaucoup furent saints. Ce sont ceux-là qui ont défriché la terre.

Quant à leur pays natal, ils étaient surtout Irlandais, Armoricaïns, Romains, Gaulois, voire Grecs, comme saint Benoît, ou Espagnols, comme saint Vincent Ferrier. Celui qui, par ce côté, est le plus curieux est, sans contredit, saint Budoc : il naquit en mer... dans un tonneau : « Un certain comte de Léon, avait eu, au début du vi^e siècle, une fille vertueuse et belle, qui se nommait Azénor. Le comte de Goëlo, au Tréguier, l'épousa. Le père d'Azénor s'étant remarié, sa nouvelle femme prit en haine la jeune femme et l'accusa d'inconduite. Le comte de Goëlo, trop crédule, renvoya Azénor à son père, qui la fit enfermer dans un noir cachot de son château de Brest (une tour y porte encore le nom de tour d'Azénor). Et la malheureuse fut condamnée à être enfermée vivante dans un tonneau qui serait jeté à la mer. Dieu, cependant, protégeait l'innocence. Durant cinq mois, Azénor flotta au gré des vents, nourrie miraculeusement par son ange gardien. Au bout de ce temps, elle mit au monde un fils, et le tonneau alla s'échouer en Irlande. Elle y fut recueillie et l'enfant fut baptisé Budoc « le noyé » (2). C'est lui qui fonda, à l'île de Lavré, le premier monastère du sol armoricaïnn, et on l'appelait « le Docteur très élevé ».

La naissance de saint Divy (ou David) est aussi curieuse :

(2) Cité par Paul Gruger.

Sainte Nonne, ou Nonnita, était fille d'un roi de Cambrie et d'une princesse irlandaise. Comme elle traversait une forêt pour se rendre en pèlerinage, elle rencontra Kérétic (ou Xanthos), qui fut saisi d'amour devant sa beauté sans pareille. Elle s'enfuit en Armorique et aborda dans le golfe de Brest un peu au delà de Landevennec, près de Daoulas, où est maintenant le village de Dirinon-Sainte-Nonne, et elle y mit au monde un fils qu'elle appela Divy.

Elevés pour la plupart dans un milieu aisé, ils purent, le plus souvent, faire de sérieuses études. Saint Brioc (487), saint Abissel (1080), saint Yves, fréquentaient les cours parisiens. Dans les abbayes, nous trouvons : à Rhuys, saint Gunstan, saint Patern; à Noirmoutier, saint Vial (700); à Quimper, saint Félix (970); saint Pol à Lanildut; à Vannes, saint Convoyon. Quant à saint Corentin, il se vantait d'avoir suivi, sous les grands chênes de la forêt de Plomodiern, les leçons du grand druide Al-Hir-Bad.

Ceux qui n'avaient pas les moyens d'étudier ou le goût de la vie conventuelle se passaient de livres et de maîtres. Ils avaient le don. Cette prérogative pouvait leur venir de ce qu'ils étaient les septièmes fils d'une famille de sept garçons. C'est encore de cette filiation que les « Toucheurs » du Morvan tiennent leur talent de guérisseurs (3). Ceux-là sont restés des paysans que l'on venait chercher au milieu de leurs occupations champêtres pour remplir leur fonction de médecins. Et, surtout, ceux-ci étaient durs pour les autres comme pour eux et leur traitement était brutal, en essayant d'être radical.

Les moines des abbayes n'étaient pas toujours très doux... à un tel point que non seulement le territoire de l'abbaye n'était pas toujours, comme partout ailleurs, un refuge pour les malfaiteurs en mal de maréchaussée, mais que, quelquefois, « celui qui violait le territoire d'un abbaye tombait raide mort ».

(3) Cabanes et Barran, *Remèdes de bonne femme*.

Il est dangereux d'offenser un saint ou ce qui lui appartient. Un jour, saint Hervé, le grand saint aveugle, monté sur le sommet du Menez-Bré, présidait une assemblée des évêques de Bretagne qui devait excommunier le tyran Conomore, « noirci de crimes détestables » (4). Il était arrivé là avec deux jours de retard, ce qui fit dire à un grincheux : « C'était bien la peine de perdre près de deux jours à attendre cet homme de rien qui ne nous sera d'aucune utilité, puisqu'il est aveugle. »

— Vous avez raison, dit saint Hervé, mais pourquoi me reprocher un défaut que je dois uniquement à la nature ?... En punition, de votre audace, vous allez vous-même être frappé de cécité » (5). Alors, on vit le coupable tomber presque aussitôt, être renversé comme foudroyé. On parvint cependant à le rappeler à la vie, mais il avait perdu la lumière du jour et poussait des cris déchirants. On exhorta alors saint Hervé à prier pour le coupable. Il accepta de grand cœur et demanda de l'eau pour le guérir. Comme il n'y en avait pas sur le sommet de cette colline de 300 mètres, toute de rochers, il pria, et une source jaillit. Il prit de l'eau, du sel, et en aspergea l'aveugle, qui guérit. La source, dont l'origine est encore inexpiquée, alimente, de nos jours, la fontaine de la chapelle dédiée à saint Hervé au sommet du Menez-Bré (6).

De plus, ces saints hommes exigeaient, sous peine des flammes éternelles, ce dont ils avaient besoin.

Saint Sauvé étrangle le parjure en justice, il abat les châteaux où on ne veut pas le recevoir. La Vierge, donne elle-même l'exemple. Un jour, sous les traits d'une pauvre femme cassée en deux, elle se présente aux lavandières de Josselin. Celles-ci la rebutent et lancent même leurs chiens à sa poursuite. Pour les punir, la Vierge les « enchienna ».

(4) Lobineau, *Vie des saints de Bretagne*.

(5) *Vie latine de saint Hervé*, n° 39.

(6) *Saint Hervé, sa vie, son culte*, par Don-Plaine, p. 29 (1843).

C'est ainsi que le peuple explique le phénomène curieux des « aboyeuses », qui continuent à donner naissance à des filles atteintes de leur calamité.

On invoque même saint Yves pour faire mourir ses ennemis. Peut-être sont-ce ses talents d'avocat qui lui valent cette prérogative ?

Les saints sont durs avec les hommes, mais ceux-ci le leur rendent bien. Ils vont même presque à battre les statues. Le père de saint Ronan voyant son enfant malade s'adressa en ces termes au patron de sa paroisse : « Petit saint, si tu ne guéris cet enfant de sa fièvre, je te fais ferrer comme un cheval. » Si le saint ne donne pas satisfaction, on lui fait des offrandes dérisoires et autour de la statue on dépose des boutons, des cailloux, des chiques même. Dans une requête adressée à saint Corentin, à l'île de Sein, il s'entend même traiter de « jus de chique ».

Dieu sait si les marins aiment sainte Anne et sa fille Marie. Pourtant, voici une anecdote récente qui montre les libertés qu'on prend avec elles. Elle nous a été contée par un témoin digne de foi : « Un patron de pêche du nom de B..., originaire de Groix, fut pris avec son bateau, son mousse et son passager, notre témoin, dans un grain d'une violence singulière. Il pria Dieu et ses saints. Rien n'y fit. Dans le rouf de son bateau il y avait une statue de sainte Anne, tenant dans ses bras la Vierge. Il dit au mousse : « Va chercher la statue. Attache-la au mât de misaine », ce qui fut fait. Alors, s'emparant d'une hache, il s'adressa à la statue en ces termes : « Si tu ne fais pas cesser ce temps, je te fends la tête à coups d'hache (*sic*) et je te f... à la mer dans le panier à cotriade. » Quelque temps après l'éclaircie eut lieu.

En général, les saints ont les femmes en horreur. Cette tradition est encore en honneur, puisqu'il y a dix ans à peine un prêtre, en chaire, à l'église Saint-Patern, de Vannes, terminait une phrase d'un sermon breton, destiné aux hommes, en ces termes : « Quant à vous, les hommes, ne vous appro-

chez pas des femmes, car les femmes puent. » Et, en breton, le terme est vigoureux !

Seulement ce sont là des faits assez rares. Le Breton aime tous ses saints ! Toutes les prières commencent par : « Petit saint... » Et quoi de plus émouvant que cette fidélité naïvement exprimée dans la prière d'un paysan en voyage en dehors de son pays : « O petits Saints de mon pays, protégez-moi ; les Saints de ce pays-ci je ne veux pas les connaître. »

Il n'a pas pensé à s'adresser à Dieu : « en Autrou Doue » (« Monsieur Dieu »), car, en Bretagne, chacun sait qu'il vaut mieux s'adresser à ses saints qu'à Dieu même, et que, si saint Mathurin et saint Tugdual, le roi du peuple élu, ne sont pas Dieu le père, c'est qu'ils ne l'ont pas voulu... On est plus libre avec eux, car les ancêtres les ont connus, car ils ont vécu dans le pays. Ils sont « er lui hou den à zré men » (« les meilleurs gars de ce pays-ci »).

Et à ceux-ci ils ont élevé des statues, des monuments, des églises dans la lande, dans les forêts, sur les rochers de l'Océan : on en a mis partout.

Ils ont remplacé les fées, les druides, et souvent ils ont profité de ce qu'il y avait avant eux.

Sébillot dit : « Les fées se sont enfuies quand a sonné l'angélus. » Ce n'est pas tout à fait vrai, car non seulement elles n'ont pas toujours quitté l'âme populaire, mais le culte même leur doit beaucoup de pratiques, et il s'en ressent encore.

Les pierres sonnantes des druides servent aux évangelistes à appeler les fidèles à la prière (V. la grotte oratoire de saints Gildas et Bienzi, à Saint-Nicolas-les-Eaux, Morbihan).

Le « lit de saint Gildas » ; à Port-Blanc (Finistère) est un ancien dolmen.

Lors de la fête de saint Ronan, à Locronan, a lieu la « grande troménie », qui autrefois réunissait 40.000 pèlerins. Les fidèles y font une procession, s'arrêtant à tous les repaires des saints dressés dans la lande ; mais ils ne manquent jamais de se détourner des pieux sentiers et de venir, en bon

filz des druides, effectuer plusieurs fois le tour d'une grosse pierre druidique couchée dans la bruyère, et qui s'appelle : jument de saint Ronan.

Avant 1789, on disait la messe en bateau, au-dessus des pierres druidiques que l'on voyait sous l'eau, près de Guilvinec.

Si le clergé l'avait permis, les chapelles et calvaires seraient pleins de sculptures représentant des animaux fantastiques, des symboles obscènes que les fées ventrières et les druides ont laissés. Chose curieuse, on ne trouve pas en Bretagne de ces statues monstrueuses comme on en trouve partout ailleurs en France au moyen âge⁽⁷⁾.

Les statues sont, en général, naïves : tête de pêcheur à la barbe broussailleuse, paysans entourés de leurs instruments, ou alors le saint tient à l'air ses intestins s'il guérit les maux de ventre; sa tête s'il guérit les affections de cette région; s'il guérit de la rage, on le voit montrant sa jambe mordue, et le chien est là guéri et implorant son pardon.

Nous allons voir maintenant le rôle des saints bretons dans la vie quotidienne et dans la maladie et sa guérison.

(7) Docteur P. Fricaud, *Les malades et les monstres dans l'architecture médiévale*, thèse Bordeaux, 1933.

IV

LES SAINTS BRETONS DIEUX LARES

C'est, en somme, le rôle d'hygiéniste des saints que nous allons voir. Tous les peuples ont eu de semblables conseillers. Mais peu à peu ils les ont abandonnés. En Bretagne, les coutumes durent longtemps, et ceci n'est pas un mince obstacle souvent à la pénétration du médecin dans les fermes; c'est en tout cas ce qui fait que là plus que partout ailleurs, on tient peu de compte du médecin et de son influence morale. Nous suivrons l'ordre chronologique de la vie, sans dissocier, car c'est impossible, le culte des saints de quelques coutumes d'inspiration et d'exécution païennes.

La naissance.

Les saints et les saintes, comme avant eux les déesses mères, les obstétrices, les ventrières, président à l'accouchement. Ils ne sont jamais trop nombreux pour protéger la maison de la naissance, puisque Job-an-Ankou (la mort) guette celui qui va chercher la sage-femme et lui fait subir les apparitions diaboliques qui l'immobiliseraient de terreur s'il ne se faisait accompagner. On invoque sainte Anne, mère de Marie, pendant les douleurs, ainsi que sainte Nonne dont les couches furent miraculeuses. L'enfant né à minuit doit être pendant sept jours, chaque nuit, aspergé d'eau bénite.

Pour que la mère ait un lait sain et abondant, on va faire dans le Finistère, à Gouézec, le tour de la chapelle de Notre-Dame-de-Tréguron, le corsage déboutonné, puis se laver le sein à la fontaine. On invoque aussi saint Gilles

(Côtes-du-Nord). Là, la pèlerine vide la fontaine avec une casserole, puis va faire une prière au saint : en même temps que se remplit la fontaine, les seins se gonflent de lait... Si cela ne suffit pas, on peut faire à Langon (Ille-et-Vilaine) sept fois le tour de la chapelle de sainte Agathe.

Après le baptême, on conserve le bonnet du nourrisson ; il a le privilège de donner un bon numéro au conscrit.

L'enfance.

Dans le Finistère, pour qu'un enfant soit beau et fort, on invoque saint Jean. Le soir du pardon, quand les feux traditionnels sont allumés, on balance par les mains devant eux l'enfant neuf fois en disant : « Dieu te fasse croître. »

Pour faire marcher les retardataires, on leur fait faire neuf fois le tour de la chapelle de Berven (Finistère).

Saint Samsón a une puissance très grande, son nom seul inspire confiance (de même qu'à Bordeaux : saint Fort). Dans une chapelle voisine de Lannion, et à lui dédiée, les enfants débiles sont allongés sur une longue pierre et frictionnés, puis on fait trois fois le tour en récitant des prières. Pour Sébillot, cette pierre serait un menhir couché.

A Quiberon (Morbihan), on conduisait autrefois les enfants dont les pieds étaient malades, sur les marques que firent dans les rochers de Beg-er-Vil les roues du chariot romain qui emmenait saint Clément au supplice.

A Sainte-Avoye, près de Sainte-Anne-d'Auray, on asseyait, les nues, les enfants, dans la meule qui servit à la sainte d'esquif pour voyager sur les eaux ⁽¹⁾. On fait de même à la chapelle de Saint-Inudet (Côtes-du-Nord).

Saint Eloi a, à Plouaret, le don de faire pousser les dents. On y touche les gencives de l'enfant avec un morceau de fer trouvé dans le cimetière.

Sainte Claude fait parler les petits moyennant quelques petits pains.

(1) *Revue des traditions populaires*, 1907.

Pour les rachitiques, on fait le pèlerinage de Saint-Visia⁽²⁾. « Pendant trois midis consécutifs, les enfants y sont plongés (dans la fontaine). On leur asperge la tête avec son eau; on leur en fait couler dans les manches et dans le dos. On leur fait faire trois fois le tour de la chapelle et on les roule sur la pierre d'autel.

A ce sujet, il est fréquent que les malades doivent se tremper habillés dans les fontaines. Cela ne doit pas étonner, puisqu'il y a un proverbe qui dit :

Henneh nen de ket un den
Ma ne seh ket é zillad ar é gein

(Celui-là n'est pas un homme qui ne sèche ses habits sur son dos.) ⁽³⁾.

Pour savoir l'issue d'une maladie, on conduit l'enfant à la chapelle de Saint-Gunefort, « qui donne la vie ou la mort »; on lui passe la tête dans un trou du mur; s'il la redresse, il guérira; s'il la baisse, il mourra.

La jeunesse. L'amour.

C'est aux sources que les amoureux et surtout les jeunes filles s'adressent le plus facilement pour savoir le sort qui leur est réservé.

En Morbihan, une épingle posée sur l'eau et qui coule la tête en bas et d'un bon pronostic; à Pont-Labbé, elle doit descendre en tourbillon.

Saint Derrien (Finistère), indique l'avenir. Si l'on compte les bulles que fait un morceau de poterie tombant dans la fontaine, autant de bulles, autant d'années à attendre un conjoint.

Saint Efflam se fait prophète de la façon suivante : on place dans le caniveau réunissant les deux bassins de sa fontaine à Pleslin (Côtes-du-Nord) deux petits morceaux de

(2) Sébillot, *Le paganisme contemporain chez les peuples Celtes latins.*

(3) P. Le Goffic, *Proverbes bretons du Haut-Vannetois.*

pain qui représentent la fille et le garçon. Il faut, pour que le mariage se fasse, que les deux morceaux restent proches jusqu'à la chute dans le bassin inférieur.

Pour connaître celui que vous épouserez, allez à la fontaine de sainte Brigitte, trois lundis de mai consécutifs. Au bout de ce temps, son visage apparaîtra sur l'eau.

A Quiberon, pour savoir si on se mariera, on va au calvaire qui domine la chapelle de Saint-Clément, et on accomplit trois fois la distance qui sépare le socle du calvaire de la porte de la chapelle; à chaque fois on y dépose une épingle à cheveux; si on peut faire le trajet trois fois sans rire, on se mariera dans l'année; sinon, autant de fois on n'a pu accomplir la distance, autant d'années à attendre. Et comme tout le long du sentier très escarpé il y a une foule à vous regarder, il est bien rare qu'on réussisse.

Les Gallois, pères des Bretons d'Armorique, font le tour d'une église sept fois, en tenant un rasoir à la main et en ciant : « Voici la lame, je cherche le fourreau. »

Le mariage. La grossesse.

On possède peu de renseignements sur les saints à invoquer lors du mariage. Cela vient, sans doute, de ce qu'il a lieu dans une église plus importante que les chapelles dédiées aux saints.

Mais on en a plus sur la grossesse. Avant tout, la femme doit avoir des enfants, car, si elle est stérile, elle sera en butte à toutes sortes de vexations si, peu de temps après la noce, elle ne donne pas la preuve de ses espoirs de maternité : « La femme mariée qui contrarie l'augmentation de sa famille revient sur la terre sous la forme d'une truie accompagnée d'autant de cochons qu'elle aurait eu d'enfants en suivant la loi naturelle. »

Aussi celles qui sont sans descendance, involontairement, ont-elles recours à de nombreuses pratiques pour faire cesser cet état que le voisinage est naturellement enclin à attribuer à des manœuvres anticonceptionnelles. Étonnons-nous

après cela que les familles de 15 enfants soient nombreuses en Bretagne !

Nous savons qu'un mégalithe druidique s'appelle Jument de saint Ronan. C'est sur cette pierre que les époux stériles venaient, il n'y a pas longtemps encore, se frotter le ventre. On peut aussi le faire contre les menhirs de Plouarzel et de Moëlan, dans le Finistère, mais ces pierres ont moins de valeur parce que pas dédiées à un saint.

Les frictions du ventre à nu sont supprimées à Locminé, où il faut boire l'eau de la fontaine de Saint-Nicodème.

Quand on a la bonne fortune d'habiter près d'un arbre où fut pendue une martyre, on peut devenir apte à la fécondation en en machant les feuilles (Morbihan).

Enfin, quand la femme sait qu'elle sera mère, elle va se tremper dans la fontaine de Sainte-Thouine ou dans celle de Saint-Eutrope, qui lui donneront une bonne grossesse, ou bien elle porte autour du ventre un ruban qui y a été trempé. Parfois même, sur ce ruban, on peut lire : « Notre-Dame de la Délivrance, protégez-nous ». (Ce ruban était naguère encore donné à leurs anciennes élèves par les Ursulines de Quintin) (Côtes-du-Nord).

Comme les saints, la lune a une influence, mais fâcheuse, celle-ci, si bien qu'il est interdit à une femme grosse d'uriner en montrant ses fesses à la lune (l'homme qui urine vers la lune contracte la gravelle).

La mort.

Si l'on veut une bonne agonie, le mieux est d'aller en pèlerinage ou d'y envoyer un parent à la fontaine la plus proche de Saint-Tupédu (ce qui signifie saint Ceci ou Cela). On y fait cette prière : « Petit saint, la personne pour qui nous venons te voir est malade, décide dans un sens ou dans l'autre. » En rentrant, on constate que le malade est mort ou vivant, et l'on dit que le saint l'a voulu ainsi.

Si l'on tient à supprimer complètement ce pénible moment, qu'on aille à Rumengol prendre de l'eau de la fontaine sacrée. On en verse quelques gouttes sur les yeux du malade, qui meurt immédiatement.

On peut faire de même avec l'eau de la fontaine de Saint-Langni.

Saint Jean est souvent consulté pour savoir s'il y aura des morts dans l'année. Après les feux de sa fête, on fait trois fois le tour des cendres et l'on jette un caillou au milieu. Celui dont le caillou est retourné le lendemain matin mourra dans l'année. Et, dans la nuit, celui qui veut la mort d'un ennemi va retourner son caillou... s'il le reconnaît.

Car on invoque aussi les saints pour faire mourir les gens.

C'est, sans contredit, saint Yves qui a le plus de résultats. Pour faire périr un ennemi, on allait, du temps que sa chapelle de Tréguier existait (chapelle de Saint-Yves-de-Vérité), glisser dans le sabot du saint une obole, puis on allait en pèlerinage à une chapelle, trois lundis de suite, à jeun. Ensuite on secouait la statue du saint avocat en lui adressant cette supplique : « Tu es le petit saint de vérité. Je te voue un-tel. Si le droit est pour lui, condamne-moi, mais, s'il est pour moi, fais qu'il meure dans le délai rigoureusement prescrit. » Ensuite on lui offrait une pièce de 48 deniers, marquée d'une croix, puis on faisait trois fois le tour de la chapelle sans tourner la tête et l'on récitait les prières habituelles, mais à rebours⁽⁴⁾.

A propos de cette même pratique et du même saint, qu'il nous soit permis de citer une page de Sébillot extraite de son livre : *Le paganisme contemporain chez les peuples celto-latins*⁽⁵⁾ : « Dans le centre de la Bretagne, lorsqu'il y a contestation pour une chose grave, entre deux individus, l'un d'eux jette un sou par terre, pour l'ajourner devant saint Yves de Vérité. Celui qui a menti ou qui a tort, meurt dans

(4) H. le Bras, *La légende de la mort*, I, p. 162-163.

(5) P. 149, 150.

l'année. Cette conjuration est aussi, dans la même région, suivie d'un pèlerinage. La personne qui ne peut obtenir la réparation d'un préjudice prévient son adversaire en lui jetant aux pieds une pièce de monnaie, qui doit être ramassée par celui-ci. Elle se rend ensuite à pied à la chapelle du saint. Elle s'y prosterne, et, sitôt arrivée, jette trois fois par terre une pièce à l'effigie de la croix..., puis elle fait au saint une offrande proportionnée au temps qui doit s'écouler entre l'adjuration et la mort de son ennemi. A partir de ce moment, celui qui a les torts, fût-il celui qui a adjuré, se tourmente, et finit par s'en aller de langueur... Vers 1830, lorsqu'un débiteur était de mauvaise foi ou qu'il avait nié par serment une dette ou un dépôt, les Bretons du Nord disaient qu'ils iraient porter 20 sols à un prêtre pour une messe à saint Yves, persuadés qu'ils étaient, qu'à la suite le coupable serait mort dans l'année ».

Habasque dit qu'il se trouve encore des prêtres pour célébrer de telles messes. Quant à lui, il ne le croit pas ⁽⁶⁾.

Pour savoir si quelqu'un mourra dans une famille, au ^{xvii}^e siècle, on posait sur l'eau de la fontaine de Saint-Ronan des tartines de pain beurré. Celui dont la tranche coulait, beurre en dessous, était condamné à mourir dans l'année.

On peut aller à la Fontaine de la Mort « Feunteun-an-Ankou », à Plouégat-Garraud. Si, au lieu de s'y voir, on voit un squelette, on est condamné.

Enfin, quand quelqu'un est bien mort, on ne manque pas, à la Saint-Jean suivante, de mettre de grosses pierres autour des cendres pour que son âme vienne s'y réchauffer. Et comme, dans la plus grande partie de la Bretagne, ces hommes reviennent dans le corps d'un crapaud ou d'une grenouille, les concerts de ces dernières sont pour tout le monde le bruit des voix des trépassés qui parlent autour des bûchers de la Saint-Jean.

A l'inverse les dieux lares, les saints bretons ne sont pas

(6) Habasque, *Notions historiques sur le littoral des Côtes-du-Nord*.

consultés pour la construction des habitations. Les bateaux de pêche leur sont toutefois confiés et dans les ports, mais les *Saint-Mathurin*, et les *Stella-Maris* sont plus rares que les *Rose-Marie*, les *Job-et-Jeannette*, les *Terreur-de-la-Mer* et les *Jouet-des-flots*.

Mais, s'il y a des saints pour les humains, il y en a aussi pour les animaux. Ce sont souvent les mêmes.

Sainte Agathe, qui fait grossir les seins, donne la fécondité aux bestiaux et chasse les loups.

On invoque saint Eloï pour les bêtes de trait, et surtout les chevaux, ânes, de même saint Tugdual qui revient de Rome sur un cheval ailé.

Saint Envel chasse les corbeaux.

Un des plus connus est saint Cornély, qui, comme son nom l'indique, guérit les bêtes à cornes. Celui-ci semble n'avoir jamais existé. C'est un nom parlant. Les Egyptiens adoraient le bœuf; les Gaulois aussi. On a trouvé dans le champ du Bocenno et en plusieurs points aux alentours de Carnac des statuettes, dont une en or, qui prouvent nettement que les primitifs de notre région avaient un culte pour le bœuf. Plus tard, on a fait que ce soit le bœuf qui vienne prier le saint : « Si on ne l'y menait pas le jour de sa fête, dit Brizeux, il y viendrait seul. » Ne nous étonnons pas de toutes ces merveilles car A. Le Grand dit :

« J'interdits absolument la lecture de ce livre aux Athées, aux Indifférents, aux Hérétiques et à ces Suffisants, qui, mesurant la puissance de Dieu au pied de leur cerveau mal timbré, se mosquent des merveilles qu'il a opérées par ses serviteurs et ne croient rien de ce qui passe la cime de leur faibles entendemens, voulans captiver la foy sous les loix de la raison. » (Albert Le Grand, *Vie des Saints*.)

LA THERAPEUTIQUE DES SAINTS

Kant bro. Kant ilis.

Kant ilis. Kant kis.

*(Cent pays, cent églises;
cent églises, cent usages.)*

La médecine est sortie de la sorcellerie, tout comme la science a pour début l'empirisme. Le hasard de l'observation, les tâtonnements, dans l'essai des vertus des plantes et des minéraux, les théories philosophiques, sur la « sympathie » et les rapports des êtres et des choses avaient suscité une foule de remèdes et de pratiques, qui furent la première pharmacopée et la première thérapeutique.

Mais l'homme vivait dans le naturel et il voyait dans les forces de la nature des volontés surnaturelles, il mélangeait avec ses médicaments des paroles et invocations propitiatrices, propres à conjurer les mauvais esprits, ou à se concilier les bons. Ce qui inspirait confiance et qui semblait guérir, c'était le caractère religieux et mystique des traitements.

Quand la médecine fut créée, les vieilles pratiques se sont continuées par une tradition ininterrompue.

Leur étude est particulièrement intéressante en Bretagne où tout ce qui touche les « ancêtres » a tant d'importance dans la légende et dans la vérité.

Tous les détails vulgaires, futiles ou ridicules ont leur intérêt dans l'histoire de l'humanité.

Dans le chapitre qui va suivre, on constatera dans bien des

cas l'insuffisance descriptive des modes de traitement. Les hagiographes bretons n'ont pas la plupart du temps donné de « protocoles opératoires ». Doit-on leur en faire grief? Non, leur but n'était nullement de faire œuvre d'historiens; la façon dont on écrit l'histoire aujourd'hui était tout à fait étrangère à leur souci, comme aussi aux exigences du public auquel ils s'adressaient.

Ils ne visaient qu'à édifier au moyen de récits abondants en faits merveilleux, en traits de vertus propres à frapper les esprits, et à provoquer les cœurs à la vénération et au zèle.

La et les fièvres.

A notre époque, le paludisme ne fait plus de victimes en Bretagne, ou à peu près. Mais il n'en était pas de même autrefois. Les campagnes comportaient assez de marécages, et sur les bords de la côte il y avait assez de champs de vase pour qu'y prospèrent l'anophèle et sa fièvre.

Comme tout ce qui atteint l'intérieur invisible du corps et qui produit des symptômes très spectaculaires, la fièvre est considérée comme d'origine surnaturelle. Elle ne s'explique pas. On a seulement remarqué qu'elle se contracte aux alentours des marais. Ces marécages, d'ailleurs, sont mal famés. La nuit, à travers les roseaux, et les soirs de clairs de lune, on peut voir errer les « conjurés ». Ceux-ci sont des revenants qui, en sortant du marais, donnent issue à des émanations d'enfer. Et malheur à qui les rencontre : leurs vêtements sont pleins de ces miasmes qui vous couchent pour longtemps dans le froid et la sueur. Cette légende a son berceau à Saint-Michel, dans les marais du Youdic. Mais heureusement *saint Michel* veille du haut de la colline qui porte son nom. Outre ce saint, on invoque saint Bêat, saint Sezni, saint Armel, saint Guénégan, saint Colomban, saint Malo, saint Gonéri, saint Gobrien, saint Mériadec, saint Mahieuc, saint Pâctome, saint Melaine, saint Yves, saint Mandez, la Vierge, etc.

Le traitement consiste la plupart du temps à s'envelopper

dans un linge trempé dans la fontaine du saint : quand on veut prévenir l'accès rien n'est meilleur que d'aller à la fontaine, y tremper sa chemise et s'en revêtir.

On peut aussi à Plougressant, invoquer saint Gnéri, et après, dans une crypte de la fontaine, on va gratter de la terre avec l'ongle, et on la met dans un sachet que l'on pend au cou du malade.

Fièvres éruptives.

On comprendra après avoir lu les lignes suivantes que les Bretons n'aimaient pas autrefois s'adresser aux médecins.

Les médecins appelés auprès de saint Félix (évêque de Nantes, 576-586), atteint « de fièvre contagieuse qui engendrait des pustules et vessies par tout le corps... », constatèrent que « ... saint Félix eut des pustules sur les jambes et les cuisses, qui lui causaient une grande douleur, laquelle il supportait avec une admirable patience. Les médecins, pensant le soulager, lui appliquèrent des emplâtres et cantharides, mais trop violentes, de sorte que les jambes et les cuisses lui pourrirent et tombèrent par morceaux ». Au cours de cette épidémie, plusieurs milliers périrent d'après Alb. Le Grand.

Rhumatismes.

S'il est une maladie qui excite l'imagination populaire et celle des charlatans, ce sont bien les rhumatismes. Comment s'étonner du grand nombre de saints qu'on invoque contre eux.

Liégard, dans sa thèse, rapporte cette phrase prononcée par une malade rhumatisante : « Allez, Monsieur, quand on est malade on se débrouille comme on peut; d'ailleurs, cela revient à meilleur marché que le médecin et fait autant de bien que ses remèdes. » ⁽¹⁾. La malade en question était

(1) Liégard, thèse, p. 57.

atteinte de rhumatisme ou *poan izili* et se frottait les régions malades avec de l'eau de la fontaine de *Saint-Dulo* (près Rostrenen) ou de Saint-Aubin, et se trouvait aussi bien de l'une comme de l'autre. La plupart du temps, c'est à l'eau qu'on a recours. Toutefois, à Poullaouen, on se frotte à la statue de saint Victor; de même, on se frotte à l'ange de pierre qui servit de nef à saint Benoit pour traverser la Manche.

On invoque aussi saint Samson, saint Maurice, saint Maur, saint Mathieu, Notre-Dame de Crénénan, etc.

La rage.

Les découvertes de Pasteur ont ajouté un remède efficace et bénin au remède héroïque de la cautérisation par le fer rouge, trop souvent impraticable, parce qu'il doit être immédiat. Un mal aussi répandu que la rage a donné lieu à bien des pratiques, à bien des croyances, et comme ce mal jusqu'à Pasteur était resté à peu près en dehors de la médecine, puisque cette dernière se révélait impuissante, ces pratiques et ces croyances ont été conservées. Tandis que pour d'autres maladies, le médecin a remplacé l'homme à secrets, le thaumaturge. Il ne faut pas s'étonner que les Bretons les aient conservés, ces derniers, ni les appeler « quelques fidèles naïfs » (2), comme le fait le Docteur Legard, mais se rappeler qu'au xix^e siècle, l'Alyssos, ou anti-rage de Gallien, entrait dans la composition d'une omelette antirabique !

En Bretagne, le culte de saint Hubert semble avoir été le premier à être pratiqué contre la rage. Ce saint est le premier qui se serait servi du fer rougi pour brûler les plaies faites par des chiens suspects.

Son fer, dit la légende, avait une forme de croix. Et le patient, s'il ne comprenait pas la cautérisation, se rappelait la forme de l'instrument et attribuait la guérison à cette forme symbolique.

(2) Legard, thèse, p. 51.

Saint Hubert est celui qu'on invoque le plus souvent. Pour guérir, il faut suivre un traitement long et compliqué. Le voici :

La taille. — Avant tout faire sur le front du malade une incision d'environ 2 centimètres dont on soulève un des bords; sous la peau, on glisse un morceau de l'étole de saint Hubert. Par-dessus, on bande avec un morceau d'étoffe noire que l'on garde neuf jours; pendant ce temps, on doit commencer à suivre les prescriptions suivantes :

- 1° Se confesser et communier;
- 2° Coucher seul dans des draps blancs et nets;
- 3° Boire dans un verre, et non aux fontaines;
- 4° Boire de l'eau pure, ou du vin mêlé d'eau;
- 5° Régime : pain, porc mâle d'un an au plus, poules, harengs, carpes, œufs durs; le tout consommé froid;
- 6° Ne pas se raser, se laver;
- 7° Ne pas se peigner pendant quarante jours;
- 8° Faire enlever le bandeau par un prêtre;
- 9° Tous les ans, suivre le pardon de Saint-Hubert.

En cas de guérison, ce traitement confère, si les pèlerinages sont faits régulièrement, une sorte d'immunité qui s'appelle « répit » et qui varie suivant les cas.

Pour les enfants, il est de dix à quinze ans, à condition d'avoir été renouvelé au moment de la première communion.

Il y a aussi le répit à 99 ans, pour ceux qui ont guéri après avoir :

- a) été mordus à sang par un animal suspect;
- b) non mordus à vif ou contusionnés;
- c) ceux qui, non blessés, se croient infectés par le venin de la rage.

Seuls les aumôniers de Saint-Hubert peuvent conférer et valider ce répit; toutefois, les personnes antérieurement sou-

mises à « la taille » peuvent conférer un répit de quarante jours.

En 1671, deux docteurs de la Faculté de Paris condamnèrent ces pratiques, « le tout étant superstitieux ». On s'en serait douté. Mais quel traitement à cette époque était bon ? Puisqu'il s'agissait en fin de compte de choisir entre la saignée aux quatre membres ou l'étouffement entre deux matelas.

La rage s'appelle « Drouk saint Hubert », Drouk saint Weltas (Gildas), Drouk saint Tugean (mal de saint Tugean). Ces trois saints sont invoqués en maints endroits ; ce dernier possède une clef ; on fait toucher à celle-ci d'autres petites clefs ou des morceaux de pain, et plus tard, si un chien semble suspect, on lui lance soit la clef, soit le pain, cela l'occupe le temps qui est nécessaire pour fuir, à moins que le chien, exorcisé, s'en aille le premier. A Kergrist-Moëlan, on conduit les chiens à la fête de Saint-Gildas, le 29 janvier, et cette seule politesse les préserve de la rage.

Pour que saint Bieuzy vous préserve, il faut faire le tour de sa fontaine trois fois, la bouche pleine d'eau.

On attribue aussi des guérisons de rage à Saint-Yves, à Saint-Viel, à Saint-Secondel.

On invoque aussi saint Néan, saint Vitus et saint Mathurin, « celui qui n'a pas voulu du Dieu, trouvant que c'eût été trop d'embarras ».

Les remèdes sont variés, les saints nombreux, c'est pour cela peut-être que le proverbe dit :

« Il est plus aisé d'empêcher un chien enragé de mordre qu'une jeune fille de mal faire. »

La peste.

A toutes les époques de l'Histoire, la peste exista, endémique ou épidémique. C'est à l'apparition des mesures prophylactiques et de l'hygiène, que nous devons sa disparition... momentanée peut-être.

La Bretagne, plus qu'aucune autre province de France, fut éprouvée par ce terrible fléau. Cela à cause de la saleté

souvent repoussante des intérieurs. Les Bretons, dans beaucoup de maisons encore, à notre époque, partagent leur unique chambre avec les bestiaux, et, devant la porte de la ferme, un magnifique tas de fumier, flot au milieu d'une mer de purin, interdit l'accès du seuil à ceux qui ne sont pas initiés à la marche dans les gués que le paysan a dessinés avec de grosses pierres.

Contre la peste on invoque : saint Nennoc, saint Malo, saint Félix, saint Yves, saint Jean Dileceat et saint Vincent Ferrier. Mais le traitement consistait en prières seulement, et nous n'avons aucun renseignement sur les pratiques à suivre.

La lèpre.

En l'an 1436, Raoul, évêque de Tréguier (Côtes-du-Nord), écrit : « Quia cognovimus in dicta civitate (Trecorensis), et diocesi, plures homines, utriusque sexus, qui dicuntur esse de lege, et in vulgari verbo *Cacosi*, nominantur ». La Bretagne, comme la France entière, eut ses cagots, ou *cahetz*. En Bretagne, on les appelle *cacous*. Ceux qui étaient ainsi dénommés étaient les descendants des lépreux d'autrefois, souvent eux-mêmes atteints de ce mal. Le terme qui, dans la phrase de l'évêque Trégorois : « esse de lege », fait penser qu'à cette époque on croyait à l'origine juive de la peste, « de lege », sous-entendrait « hebraïca » (3)... Raoul n'est donc pas de l'avis de Coscar Arnoult, huissier du Conseil royal de Navarre, qui prétend que la peste nous est venue des Sarrazins, ou tout au moins que ceux qu'on appelle cagots sont Sarrazins (1517). Quoi qu'il en soit, les Bretons ont eu aussi des saints guérisseurs de la lèpre.

M. Fay dit, dans la *France médicale* du 10 septembre 1907, que sainte Madeleine est, pour ainsi dire, l'unique patronne des « cacous » de Bretagne, qui, en quelques lieux, s'appelaient « les cousins de Madeleine », ou simplement les « cousins ». Sainte Marthe était quelquefois associée à sa

sœur dans la piété des lépreux. Il est curieux de voir que la confusion établie entre Lazare, le lépreux de l'Évangile, et saint Lazare, l'ami du Christ, devait faire que les deux sœurs de ce dernier, Marthe et Madeleine, devinssent patronnes des lépreux ⁽³⁾.

La lèpre était considérée comme « l'enfer sur la terre », la religion était la suprême ressource des malheureux que la science délaissait, les déclarant incurables ⁽⁴⁾.

En Armorique, on invoque saint Karantec. Celui-ci guérit saint Ténérian en lui faisant seulement prendre un bain. Mais la légende, émue de ce traitement simpliste, l'excuse en disant :

« Il n'avait seulement que la peau extérieure maculée, sans que l'intérieur de son corps ni même sa chair fût autrement maculée. » Albert le Grand ⁽⁵⁾ raconte qu'un autre saint, saint Hethbin, fit, lui aussi, une cure merveilleuse. « Un jour, il trouva dans un champ, un pauvre homme tout défiguré de lèpre, lequel était extrêmement travaillé et se plaignait fort piteusement. Emeu de compassion d'un si triste objet, s'approcha de lui et lui demanda en quoi il pouvait le soulager. « Hélas, dit-il, si quelqu'un voulait me curer les narines, qui sont étouppées et n'empeschent la respiration, me soulagerait extrêmement, car je suis suffoqué si on n'y remédie promptement. » Saint Hethbin se leva debout et commença à luy curer le nez de sa main. Le pauvre s'écria : « Mon père, je vous prie, cessez, car vous me causez une douleur insupportable, mais, si vous voulez me soulager, appliquez votre bouche à mon nez et sucez le puz et ordures qui me suffoquent. » Le père le fit sans avoir horreur de telle saleté; mais comme il croyait avoir tiré la sanie de ce pauvre corps, il trouva avoir en la bouche une belle perle de très rare couleur. »

(3) Les saints guérisseurs de la lèpre, *France médicale*, 10 sept. 1907.

(4) Cabanès, *Les fléaux de l'humanité*, p. 164.

(5) Albert le Grand, *Vie des saints de Bretagne armoricaine*, p. 614.

Voilà ce qui s'appelle un rapide paiement d'honoraires. Cette légende, certes, rappelle beaucoup celle de saint Julien dans les *Trois Contes* de Flaubert, et toutes celles où le Christ prend une forme humaine repoussante pour éprouver ses serviteurs d'élite.

On allait aussi en pèlerinage au tombeau de saint Mein. Le lépreux devait porter, d'après Astruc (Jo), deux mains en laine, l'une sur la poitrine, et l'autre sur la tête, afin qu'on pût l'apercevoir de loin⁽⁶⁾. Autre saint invoqué pour guérir la lèpre : saint Sanson (Archev. de Dol, en 495).

Un autre : saint Magloire (Archev. de Dol, en 535), joignait au bain de saint Karantec des attouchements de la peau, et, si l'on suivait ce traitement, « les malades s'en allaient guéris et leur chair devenait nette et belle comme celle d'un petit enfant ».

Voilà donc les saints qu'ont invoqués les Bretons contre la lèpre. Ils sont peu nombreux. Peut-être leur nombre était-il plus grand autrefois, et surtout à l'époque des épidémies. Actuellement, ils sont relégués au cabinet des accessoires, car ne sont vénérés en Armorique que ceux qui servent à quelque chose.

Les coliques.

Les saints guérisseurs des coliques sont très nombreux. La colique, pour le paysan est chose peu grave, en général, point n'est besoin de payer un médecin, qui viendra peut-être de loin, et fera payer d'autant plus cher. Aussi, dans chaque village ou hameau, il y a une fontaine dont l'eau est souveraine.

Pour les coliques des nourrissons, saint Drien n'a pas son pareil (honoraires : un poulet).

Saint Divy et sa mère, sainte Nonne, sont invoqués à Dirinon.

(6) Astruc, *De morbis veneris*, t. I, p. 5, 1704.

Saint Mamert porte sur la statue de bois qui le représente à Moncontour (Côtes-du-Nord), les signes de son Arwess (sa spécialité). Il est sculpté tenant entre ses mains ses intestins, qui sortent d'une ouverture de sa robe. De toute façon, quel que soit le saint (ou même si c'est à la Vierge) auquel on s'adresse, le pronostic infaillible est donné de la façon suivante : On pose la chemisette dans l'eau : si elle surnage, l'enfant vivra; si elle coule à pic, il mourra; si elle flotte entre deux eaux : guérison douteuse. Dans ce cas, pour l'obtenir, recouvrir l'enfant de linge trempé dans la fontaine. Les enveloppements froids ou tièdes sont donc connus des paysans bretons, mais, appliqués de la sorte, de combien de pneumonies, de bronchites, doivent-ils être responsables ?

Saint Germain guérit les coliques à condition de lui faire don d'un cierge mesurant la circonférence du ventre du malade.

Ascite.

Les médecins gallois du Myddveu disent sans hésiter : « Bolwyst lynn ny ellir goaret idi. » (7). (« L'ascite ne peut être guérie. »)

Ce n'est pas l'avis de ceux qui s'adressent à saint Guillaume Pichon, qui la guérit par la thériaque... « L'action de ce médicament, dit François Arnault, est, tout ensemble, sédative et toni-stimulante. » (8). Comment agissait-elle sur l'ascite ? de quelle façon devait-on l'employer ? Nous ne savons, mais on devait sûrement préparer quelque cataplasme à base de thériaque, de crapauds et de bouse de vache, et l'appliquer sur le ventre.

Chorée.

On évoque saint Guy, il fallait s'y attendre !

(7) *Divers*, p. 26.

(8) François Arnault, p. 270.

L'épilepsie.

Les principaux guérisseurs de l'épilepsie, et, en somme, de toutes les crises nerveuses sont : saint Félix (516), saint Yves, saint Jean discalceat, saint Vincent, saint Loup.

Saint Gilles, lui, n'a que les vertus préventives; un pèlerinage à sa fontaine vous préserve du haut mal.

Voici dans la thèse de Kerambrum, le récit du traitement d'une épileptique :

« Le jour de sa fête (saint Loup), avant la grand messe, nous vîmes arriver sur la place publique quatre vigoureux jeunes gens entre les bras desquels se débattait une femme. Horrible à voir, les cheveux au vent, les vêtements en lambeaux, elle couvrait ses porteurs d'une bave épaisse et sanglante tout en se tordant dans les convulsions. On l'amène près d'une fontaine, et les jeunes gens, armés chacun d'une brosse de chiendent, se mirent à la frictionner vigoureusement. Ils ne cessèrent que quand la femme tomba inerte dans leurs bras. Le peuple... affirme qu'à la suite de ce traitement, les attaques sont beaucoup moins fréquentes. »

A Locminé, près de Vannes, on enfermait les fous dans des caveaux, sous la chapelle; au bout de quelques jours de diète absolue, les saints les avaient à tout jamais débarrassés de leur mal soit en les guérissant, soit en les envoyant dans un monde où l'alcool n'existe pas; car combien d'ivrognes en délirium ont dû bénéficier de ce traitement, qui, pour les uns, était la certitude d'une congestion, et, pour les autres, la guérison par désintoxication brutale !

Ulcères et ulcérations.

Les saints guérisseurs des ulcères semblent peu nombreux, à moins que dans les nombreuses catégories d'abcès qu'on fait en Bretagne les ulcères soient englobés. D'après la *Vie des saints* d'Albert le Grand, saint Budoc aurait découvert un remède excellent, se dit : « *Videtur cauterium esse vul-*

nus, sed revera remedium est vulneris. » (Il n'y a rien qui ressemble à un ulcère comme un cautère, et pourtant c'est le meilleur remède pour guérir les ulcères.)

Furoncles.

Pour les furoncles, on ira trouver saint Eloi ou saint Cado. Mais il faut bien faire attention à ce que chaque saint possède un « clou » particulier. Celui de saint Eloi, qui est le plus grave, est gros « comme un sou de pain ». Le clou de saint Clair, « a un gros au milieu et plein de petits autour », c'est, à notre avis, un anthrax.

Comme traitement, voici : « Vous prenez un ver de terre, vous le posez sur la plaie, et vous invoquez un saint. Si le ver tombe et meurt, votre furoncle est guéri. Sinon, vous recommencerez avec un autre ver et un autre saint ! »

Impetigo.

Sainte Radegonde guérit de l'impétigo. On frotte les croûtes, en ayant soin de ne pas les écorcher, avec de tous petits coquillages.

Les écouelles.

Pour les écouelles, frotter la plaie avec du poil de loup en invoquant saint Gayomar ou s'adresser à saint Blaise.

Les malades atteints du Drouck saint Cado, « ou mal de saint Cado, abcès qui grossit toujours et ne suppure jamais », le *cancer*, ne peuvent espérer guérir, mais sont soulagés par des prières à ce saint. Aussitôt un cancéreux mort, le mal passe chez un autre... Il y a ainsi dans le monde vingt-sept cancéreux seulement.

Les anémies.

Les anémies se traitent en plongeant le malade dans certaines fontaines au fond desquelles ont rouillé les épingles jetées dans l'eau par les fidèles lors des pèlerinages; ainsi fait-on à Sainte-Anne-du-Houlin.

CONCLUSIONS

Dans cette brève étude, nous avons essayé de montrer comment il est normal, étant donné la mystique bretonne, que les pratiques populaires médicales empruntées au culte des sains aient survécu jusqu'au xx^e siècle.

Nous avons indiqué l'origine des saints guérisseurs, soit qu'ils soient venus de l'Irlande, de l'Angleterre, des pays voisins, soit qu'ils aient été créés de toute pièce par l'imagination populaire, soit qu'ils soient nés des conflits de l'ancienne religion des Celtes avec le christianisme.

Les pratiques sont, en général, quoique d'inspiration pieuse, entachées de pratiques païennes et ne sont pas toujours destinées à guérir, mais quelquefois à faire mourir pour satisfaire des vengeances.

Nous avons passé en revue quelques maladies, et le traitement mystico-empirique y appliqué.

Il est certain que si dans le folklore, ces coutumes conservent un caractère poétique naïf et attachant, elles n'en sont pas moins nocives parfois, et qu'en tout cas, elles retardent ou inhibent l'action du médecin « qui coûte cher et ne guérit pas mieux ».

VU : *Le Doyen,*
C. SIGALAS.

VU, BON A IMPRIMER :
Le Président,
P. MAURIAC.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :
Bordeaux, le 28 novembre 1933.
Le Recteur de l'Académie,

A. TERRACHER.

BIBLIOGRAPHIE

- AVALLON (D^r J.). — Sur trois saints guérisseurs des coliques. *Æsculape*, mars 1927.
- AUBERT. — Légendes traditionnelles de la Basse-Bretagne.
- ALLIER (Pierre). — La vie et la légende de saint Gwénolé.
- AUSTIN DE CROZE. — La Bretagne païenne.
- CABANNES et BARRAUD. — Comment on soigne aujourd'hui. Remèdes de bonne femme. Maloine, 1907.
- DIVERÈS (P.). — Le plus ancien texte des Meddygon. Myddveu. *Médecine galloise du moyen âge*.
- DOTTIN (Georges). — La religion des Celtes.
- DOM PLAINE. — Saint Hervé, sa vie, son culte.
- DURAND (C. E.). — Les guérisseurs.
- DE LA BORDERIE (A.). — Saint Hervé : texte latin.
- Saint Effam.
 - Saint Lunaire.
 - Les monastères celtiques des vi^e et vii^e siècles.
 - Annuaire archéologique de la Bretagne, 1882.
- DE LA VILLEMARQUÉ (H.). — Barzaz Breiz. Chants populaires de la Bretagne.
- La légende celtique.
- FONSAGRIVES. — Vie de saint Gildas.
- FRICAUD (D^r P.). — Les malades et les monstres dans l'architecture du moyen âge. Thèse Bordeaux, 1933.
- FRÉMENVILLE. — Antiquités de la Bretagne.
- FOLL (D^r A.). — Médecine et superstitions populaires en Bretagne. Thèse Bordeaux, 1903.
- GUYOT. — La tragédie de saint Armel.
- GRUYER (Paul). — Les saints bretons. *Coll. des visites d'art*, Mémoires Henry Laurens, édit. 1923.

HAMON. — Les abboyeuses de Josselin.

KÉRAMBRUN. — Les rebouteurs et guérisseurs. Croyances populaires. Thèse Bordeaux, 1898.

LE BRAZ (A.). — Au pays des Bretons.

— Contes du soleil et de la brume.

LE CARPENTIER. — Catholicisme en Irlande.

LE CALVEZ. — La médecine superstitieuse.

LE GOFFIC. — L'âme bretonne.

GOUGAUD (Dom Louis). — Chrétientés celtiques.

GAIDOZ. — La rage de saint Hubert.

LEROUX DE LINCY. — Introduction au livre des légendes.

LOTH. — De vocis armoricae, usque ad sextum post Christum natum saeculum forma atque significatione. Thesium proponibus, 1883.

— L'émigration bretonne en Armorique du v^e au vii^e siècle de notre ère. Thèse pour le doctorat, Rennes, 1883.

LE MERCIER D'ERM (C.). — Les saints bretons de la Côte d'Émeraude.

MAURY (A.). — Croyances et légendes du moyen âge.

NOIR (D^r Julien). — De quelques préjugés, superstitions, sanctuaires, pèlerinages. Essai de folk lore médical, *Progrès médical*, 1905.

SOUVESTRE (E.). — En Bretagne.

— Les derniers Bretóns.

— Le folklore.

SÉBILLOT. — Le paganisme contemporain des peuples celto-latins. Doin, 1908.

SALIOU. — Les pardons de Bretagne.

THOMAS (Abbé). — Saint Corentin.

VORAGINE (J. DE). — La légende dorée.

